

Poitiers, 1 août 2021

Jean 6:24-35

Chers frères et sœurs,

Troisième texte autour du pain et de la nourriture. Les disciples n'avaient pas même le temps de manger. Jésus a nourri la foule. Et puis cette annonce qu'il est le pain de vie.

Jésus a pris cette habitude, devant la foule, c'est dans sa nature, dans son être même, d'être ému de compassion, de parler, de guérir, et puis, de disparaître, dans la montagne ou à travers la mer. Entre ce passage et celui du précédent dimanche, la multiplication des pains, Jésus a renvoyé la foule et est allé se retirer pour prier. Il a renvoyé aussi ses disciples en bateau, et il les a rejoints en marchant sur l'eau.

Quand la foule ne voit plus Jésus, ni ses disciples, elle le cherche, elle les cherche.

Mais la question reste : Que cherche la foule ? Que cherchent les foules en général ? Du pain et des jeux, disait-on à Rome. Du pain souvent dans les émeutes de la faim. Parfois on réclame la liberté, parfois la solidarité. Soupe, savon, salut était un slogan des l'Armée du Salut.

La foule qui cherche Jésus n'est pas très différente des autres foules. Elle cherche Jésus parce qu'elle a été nourrie, parce qu'elle a été guérie. Et pourtant, si Jésus guérit, si Jésus nourrit, il n'est pas venu essentiellement pour ça. Il est venu, il a été envoyé, il a été donné au monde, pour proclamer la nécessité d'un changement de vie. Son message n'est pas principalement matériel, il est d'abord spirituel, même si le premier aspect ne pas en être séparé.

En fait, la foi chrétienne, quand on y pense, son message, est absurde, pas raisonnable du tout, pas démontrable, pas prouvable. Quel sens peut-il y avoir à mettre sa foi en un homme qui a vécu il y a 2000 ans ? Comment se fier à ce que disaient des témoins de l'époque selon des textes postérieurs ? Et c'est pourtant bien ce qu'est la foi chrétienne, mettre sa foi en un homme qui a vécu il y a 2000 ans, qui est mort exécuté, et dont des témoins ont rapporté sa vie, ses paroles, et qui ont proclamé sa résurrection, qui ont déclaré qu'il était l'envoyé de Dieu, du Père.

En plus de mettre sa foi, sa confiance en cet homme d'une autre époque, il faut aussi considérer celui que cet homme reconnaît comme son Père, le Dieu créateur du monde et qui s'est choisi un peuple. Quand on porte le regard sur notre monde si complexe et en fait si merveilleux, ça n'est peut-être pas si absurde de considérer qu'il n'est pas dû au simple hasard, sauf à refuser arbitrairement cette possibilité. Regarder le monde est déjà une amorce de foi, un début de quête, une recherche qui commence, la lecture balbutiante d'un premier témoignage donné par la nature elle-même. Ce témoignage de la création, comme tout témoignage, n'est jamais décisif, incontestable. Oui, la foi chrétienne n'est pas raisonnable du tout. Et pourtant, elle est toujours présente parmi les hommes.

Et puis, il y a l'histoire, le témoignage de l'Église, des chrétiens de tous les temps, témoignage pas toujours glorieux, parfois contre-témoignage, parfois subverti, mais à travers toutes ces vicissitudes, il reste que des tas de témoins ont raconté, rapporté, proclamé ce même message spirituel de changement de vie, qu'ils ont permis que nous parviennent le témoignage des contemporains de cet homme.

Alors, est-ce si absurde d'entrer dans cette foi-là ? Entrer en contact avec cet homme-là au travers de tous ces témoignages ? Et même, en fin de course, ou plutôt en début de nouvelle vie, d'entrer en contact réel, personnel avec lui, d'établir une véritable relation avec lui.

C'est ce que Jésus essaie d'expliquer dans ce récit rapporté par l'évangéliste Jean. Il essaie de démonter le quiproquo qui s'est établi entre lui et les foules.

Ce n'est pas parce qu'ils ont vu des signes, des indications qui pointent vers celui qui a envoyé Jésus, que la foule le suit, le cherche, c'est parce qu'elle a mangé, à satiété. La première quête de la foule n'est pas ici spirituelle, elle est matérielle.

Cela se voit aussi dans le jeu entre ces trois verbes, œuvrer, faire et croire.

Quand Jésus leur demande d'œuvrer, comme le jeune homme riche la foule veut savoir comment faire les œuvres de Dieu ? Elle veut une procédure, un descriptif de ce qu'il faut faire, un peu comme une check-list avec des cases à cocher. Pour la foule, pour qui alors Dieu n'est pas une question, ce que Dieu attend de nous est une liste de choses à faire et à ne pas faire.

La réponse de Jésus corrige déjà un point : ce ne sont pas **les** œuvres de Dieu, mais bien l'œuvre de Dieu, au singulier. Et cette œuvre de Dieu n'est pas de l'ordre du faire, mais du croire.

Autre aspect du quiproquo qui traverse les siècles : l'articulation entre croire et voir. Pour croire, la foule veut voir. Et pourtant, ils ont mangé les pains, ils ont vus les guérisons. Mais cela n'est pas suffisant pour eux, cela n'est pas décisif. Ils veulent plus. Quelle est ton œuvre ? Qu'est-ce que tu œuvres ? Quelque chose d'incontestable.

À l'allusion à la manne dans le désert durant l'exode, Jésus tente de les ramener au spirituel. D'abord, ce n'est pas Moïse qui à vous, ou plutôt à vos ancêtres, a donné le pain du ciel, mais Dieu lui-même. Et maintenant, le vrai pain du ciel, c'est encore Dieu qui vous le donne. C'est-à-dire, en creux, ce n'est pas à vous d'aller le chercher, d'aller le gagner. Il est donné.

Mais, ils ne comprennent pas plus. Donne-nous ce pain-là. Jésus vient de leur dire que c'est Dieu qui donne, et ils en restent à demander que Jésus leur donne, et même qu'il le leur donne toujours, encore et encore.

Alors Jésus, ajoutant à leur incompréhension, leur dit "je suis le pain de vie", d'une façon qui en filigrane dit aussi sa divinité "je suis". Le reste de la phrase nous rappelle l'épisode avec la femme samaritaine : celui qui vient à moi n'aura pas faim, et celui qui met sa foi en moi n'aura pas soif, pas même une fois. Avec elle aussi, le dialogue a été au début un quiproquo.

Ce discours est resté incompréhensible pour la plupart dans cette foule, comme il l'est pour la plupart de nos contemporains.

Si Jésus a nourri cette foule qui maintenant le poursuit, ce n'était pas pour démontrer quoi que ce soit, ce n'était pas pour convaincre, pour prouver, mais bien par compassion, pour les nourrir. Jésus savait bien que le besoin profond de cette foule n'était pas matériel, mais bien spirituel. Devant cette foule, il était ému aux entrailles parce que c'était un troupeau sans berger. Bien sûr cette foule avait faim, faim de nourriture, et il a répondu, mais elle avait aussi faim de la parole, de la parole qui libère et envoie, de la parole qui appelle au changement de vie, au retournement et à la rencontre. Placer sa foi en Jésus, c'est se mettre à son écoute, c'est réorienter sa vie, c'est vivre de ce qui est donné de Dieu, définitivement, c'est aussi redonner ce qui est reçu, à l'image de ce jeune garçon qui a donné sa nourriture pour en nourrir d'autres.

Bien sûr, celui qui place sa foi, sa confiance en Jésus, continue à avoir besoin de nourriture matérielle. Mais sa vie a un autre sens, une autre direction. Jésus, le pain de vie, est celui qui comble les aspirations les plus profondes. Placer sa confiance en lui, l'écouter, le suivre.

La vie chrétienne n'est pas définissable en termes de choses à faire ou ne pas faire. Elle n'est pas définissable en fonction de soi-même. Elle est vie reçue et donnée. Elle ne se mesure pas. Mesurer sa vie spirituelle, c'est toujours rester centré sur soi-même. Mais, tournée vers Dieu, tournée vers Jésus et tournée vers l'autre, cette vie spirituelle se vit dans la relation, la rencontre et le don, et elle s'étend dans toute la vie matérielle. C'est cela la nourriture pour la vie éternelle, le pain de vie. De ce

que Dieu nous donne, nous a donné, le pain de la vie éternelle, nous n'avons rien à lui redonner, à part pour rendre grâce, mais il veut que nous le redonnions autour de nous. C'est ainsi que celui qui vient à Jésus, le pain de vie, n'aura pas faim, que celui qui met sa foi en lui n'aura pas soif, pas même une seule fois.

Amen.